



ALLOCUTION D'OUVERTURE

• **Luc Langlois**, doyen • Faculté de philosophie • Université Laval •

• Courriel : doyen.langlois@fp.ulaval.ca •

Je veux tout d'abord vous souhaiter la bienvenue à ce colloque organisé par la Chaire d'enseignement et de recherche « La philosophie dans le monde actuel », en collaboration avec *Les Cahiers de soins palliatifs* de la Maison Michel-Sarrazin.

Le sujet que vous abordez aujourd'hui, « Devenir humain et fin de vie », est tout sauf un thème universitaire. Personne, en fait, ne pourrait y être indifférent et trouver qu'il ne s'agit pas là d'une question ultime, justement du genre de celles que les philosophes aiment bien soulever pour contredire tous ceux qui les tiennent pour indéterminables et vaines...

Vous le savez, les réponses les plus efficaces du savoir, de la science et de la technique concernent plutôt l'aménagement et le prolongement de la vie, c'est-à-dire la solution de ses problèmes relatifs, mais rarement la fin même de la vie et la mort prochaine. C'est comme si, parvenu à cette échéance inéluctable, il n'y avait plus rien à dire et qu'il fallait jeter les armes, alors qu'au fond c'est ici qu'on aurait le plus besoin de penser... De fait, la rationalité des moyens avoue désormais son impuissance : elle ne peut pas guérir celui qui va mourir. Tout alors se trouve bouleversé et renvoyé à la seule dimension de la finalité : quel a été le sens de ma vie, comment aborder la mort qui approche ? Dans cet intense rapport à soi qui précède la mort, la réflexion sur la finalité et celle sur la fin – la cessation prochaine – de la vie s'entremêlent comme jamais auparavant. C'est un moment intime et tourné vers l'essentiel. Ce qu'il y a de très singulier dans cette expérience, c'est justement que personne ne peut se mettre à la place du mourant, ni prendre en charge sa mort imminente. On ne peut que l'accompagner dans ce cheminement dont il sera pourtant le seul à voir la fin et à tirer la conclusion.

Accompagner le mourant, surtout lorsqu'on n'a avec lui ni lien de parenté ni ancienne amitié, est à vrai dire une immense responsabilité éthique. Ce n'est surtout pas le moment d'asséner à l'autre des vérités toutes faites, mais celui de l'aider à trouver les siennes, celles qui retentissent dans le for intérieur et dans une vie qui doit se résumer. Cet accompagnement est d'abord une écoute et une présence empreinte de sollicitude. Vous en connaissez les formes multiples : la parole en est une, mais le toucher, le serrement de la main, l'application de compresses humides, même sans mots, disent tous la même chose : nous sommes avec toi. De cela nous pouvons tirer au moins cette vérité fondamentale : nous n'existons jamais que les uns avec les autres, et les uns pour les autres. Tout paraît nous le faire oublier dans l'affairement de la vie quotidienne, mais l'accompagnement de celui qui va partir restitue l'ordre des choses : nous avons besoin les uns des autres, chacun est une fin en soi, il n'y a pas d'humanité sans cette solidarité profonde avec autrui.

La richesse de ce colloque, lorsque j'en regarde le programme, me semble résider dans le dialogue qu'il promet d'instaurer entre les professionnels de la santé, les accompagnateurs bénévoles et les philosophes qui se préoccupent des enjeux éthiques de la fin de la vie. Je me réjouis en particulier que la Chaire « La philosophie dans le monde actuel » ait contribué à cet événement. À toutes et à tous, je souhaite que cette rencontre soit l'occasion d'apprendre les uns des autres et qu'elle marque le début d'une très longue collaboration.